

LA COMPASSION

Introduction

Avant de commencer, je voudrais faire quelques préalables sur la joie, la souffrance et le mal.

D'abord, je voudrais vous dire combien la compassion est source de joie. Pour Michèle et moi, c'est l'élément essentiel à retenir de tout ce que je vais vous dire : la compassion est source de joie. Mais joie n'est pas plaisir et ma parole peut vous gêner dans le rappel de certains comportements ; je vous en demande d'avance pardon car mon propos n'est pas de prononcer un jugement quelconque. Je ne veux culpabiliser personne mais parler de notre attitude face à la souffrance ou plutôt de nos relations avec les personnes souffrantes.

Cela introduit ma deuxième remarque ; en parlant de la compassion, nous allons beaucoup parler de la souffrance. La souffrance est une expérience qui nous est commune : nous la connaissons tous. La souffrance n'est pas une valeur ; on ne mesure pas la valeur d'un acte ou d'un événement à la souffrance ou au plaisir qu'il provoque. La souffrance est une réaction psychologique naturelle à une perte ou à un manque ; par exemple la faim, la maladie, le deuil, le handicap ou le chômage. Mais cela peut être plus futile ; l'enfant à qui son père refuse le dixième bonbon de la journée souffre ; il est frustré de ce bonbon qu'il désirait. Je pense que la souffrance est un produit, un fruit du mal. Si elle n'existait pas, comment saurions-nous l'existence du mal ? Nous serions au plan moral comme sont au plan physique les lépreux ou les diabétiques qui s'auto mutilent parce que leur maladie les a rendus insensibles à la douleur, signe d'appel de nombreuses maladies. Nous subissons le mal et acceptons la souffrance. En ce sens, la souffrance est chemin du salut ; chemin douloureux mais chemin du salut. Attention cependant, accepter la souffrance ne justifie pas la maltraitance ! Ne pas soulager une souffrance, quand c'est possible, est une maltraitance, par exemple oublier de consoler un enfant à qui on a refusé, à juste titre, un bonbon.

En troisième, cela pose la question de la présence du mal. Il est autour de nous, il est en nous ; le mal est un mystère. Cela ne veut pas dire que nous n'en connaissons rien mais il nous dépasse. Nous tous, accompagnants ou soignants, nous sommes mêlés à ce combat contre le mal et nous avons trois armes : nos connaissances, Saint François de Sales disait que l'ignorance est pire que la malice, la compassion, et la Providence.

1 - Définition de la compassion

Dans le petit Larousse illustré, la compassion est définie comme un synonyme de pitié ou par son étymologie, cum patire, souffrir avec, partager la souffrance. Quant à la pitié, il s'agit d'un " *sentiment qui nous rend sensible aux souffrances d'autrui*". Avoir pitié, c'est compatir. Nous sommes au niveau des sentiments, du cœur de l'homme. Dans sa lettre sur " la douleur qui sauve ", Salvifici Doloris 29, Jean Paul II nous dit : " *Les institutions sont très importantes et indispensables. Cependant aucune institution ne peut par elle-même remplacer le cœur humain, la compassion humaine...lorsqu'il s'agit d'aller à la rencontre de la souffrance d'autrui.*" Affaire de cœur, de sentiment certes mais aller à la rencontre signifie faire l'effort d'un premier pas. Il s'agit donc d'un sentiment actif, d'un sentiment qui ne se contente pas de déplorer de loin, qui pousse à oser la rencontre à la mesure de ses moyens même s'ils sont très limités.

Dans ces définitions, je remarque qu'il n'est pas question de solidarité que le Larousse définit comme une " *communauté d'intérêt d'où découle une obligation morale de ne pas desservir les autres et de leur porter assistance*". La solidarité est à la base de toutes les formes de mutualisation des risques, où droits et devoirs doivent s'équilibrer ; la sécurité sociale en est un exemple. La solidarité fait aussi la force des équipes de sport et des armées en vue de la victoire ou celle des syndicats et corporatismes en vue de la sauvegarde d'intérêts collectifs.

Il n'est pas question non plus de partage de biens. Par nature, la souffrance n'est pas un bien ou un avoir que l'on pourrait donner ou vendre. Il y a des pauvres, riches de compassion et des personnes souffrantes qui ne manquent de rien, qui n'ont besoin de rien sauf de compassion.

Pour compatir, il faut et il suffit d'être et d'aller à la rencontre de l'autre. Je ne suis pas à l'aise face à la souffrance car la souffrance de mon frère en humanité me rejoint et me touche à mon tour quel qu'en soit l'origine : maladie, accident, dépression, solitude, dépendances à l'alcool ou à la drogue, faim, soif, dénuement, séparation, avortement. Toutes ces blessures affectent non seulement celui qui la subit mais aussi celui qui accepte de la connaître. Blessé à mon tour, je peux soit me replier sur ma propre souffrance soit faire un bout de chemin vers et avec mon frère souffrant, c'est la compassion, et même, parce que je suis croyant, intercéder pour lui auprès de Dieu.

2 - Pourquoi le pauvre ou le malade me dérange-t-il ?

Pourquoi sa souffrance m'est-elle insupportable ? J'en vois deux raisons : La souffrance du pauvre ou du malade me touche car elle me renvoie à mes propres faiblesses ou car elle me révèle mes limites. Chacun de nous fuit ses faiblesses, ses ignorances. Nous vivons dans un monde où chacun veut paraître fort, intelligent, puissant, en marche vers le succès. La conséquence directe de cette volonté est que lorsque je suis confronté à une personne à l'opposé de ce que je suis ou de ce que j'aimerais être, cette personne me renvoie à ce qui ne va pas très bien en moi ou à ce que je ne sais pas faire. Prenons deux exemples.

Une patiente âgée a fini ses jours chez une de ses filles. Son agonie fut calme et paisible. A peine décédée, une belle-fille m'a violemment pris à partie devant tous les autres, disant que c'était scandaleux de l'avoir laissée mourir ainsi dans la souffrance et d'avoir imposé cela à sa famille. Cela aurait été tellement mieux de lui faire une piqûre il y a huit jours pour l'euthanasier. En tout cas pour elle, cela ne se passera pas comme cela. Manifestement, à travers le médecin, c'était sa souffrance et sa propre angoisse de la mort qu'elle exprimait et c'était sa propre famille qu'elle visait. Il a été très réconfortant de constater trois jours plus tard mon nom sur le faire-part de décès avec la mention " son dévoué médecin ".

Autre exemple, celui d'une dame venue à l'Accueil Frédéric Ozanam, accueil de jour pour personne isolée ou à la rue. Tous les jours, elle observe un monsieur qui reste non loin de chez elle ; cet homme vit dans la rue et mange ce qu'on lui donne. Un jour, elle est allée lui parler, car elle avait envie de l'aider. Le monsieur n'a pas voulu de son aide. A plusieurs reprises, elle est allée le voir, lui donne de la nourriture régulièrement. Cette dame nous disait qu'il lui arrivait même de ne pas dormir rien qu'à l'idée de le savoir là. Il se trouve que cette dame, quelques années auparavant, a déjà été confronté au problème de la rue. Elle ne supporte pas de voir ce monsieur rester dans ces conditions car ça la renvoie à sa propre histoire.

Chacun d'entre nous a ses propres blessures, différentes d'une personne à une autre selon la sensibilité et l'histoire de chacun. Il ne faut pas fuir cette vulnérabilité. Toutefois, il est nécessaire de ne pas rester uniquement dans l'émotion et discerner entre vraie et fausse détresse pour ne pas nous faire manipuler.

3 – Que faire face à la souffrance ?

Je vois trois modèles de réponse à cette question : l'absence de conscience, la conscience floue, la conscience vraie. Dans la vie, notre attitude varie de l'un à l'autre.

Cette souffrance, je peux d'abord la fuir : ignorer, refuser de voir ou d'entendre, rejeter loin de moi tous ces souffrants, ces incapables. Beaucoup de personnes dans notre société vivent ainsi. Ils sont performants ou malins (à tous les sens du terme). Ceux des milieux favorisés vont de quartiers corrects ou chics à l'école privée et à la clinique privée en passant par le club pour les vacances et ne connaissent ni les ZUP, ni les cités, ni les urgences de l'hôpital public, ni les écoles de banlieue. Certains vont même jusqu'à abandonner tout contact familial, laissant à l'abandon leurs parents vieillissants. Pourquoi 75% des personnes âgées meurent-elles à l'hôpital ? La canicule de l'été 2003 a touché surtout des personnes isolées sans accompagnant pour leur tendre le verre d'eau dont elles auraient eu besoin. Il m'est arrivé de voir arriver un enfant très mécontent d'avoir été dérangé par le percepteur venu lui rappeler l'obligation alimentaire après le placement de ses parents isolés. Ceux des milieux défavorisés sont des costauds, des caïds qui vivent au rythme de leurs envies avec pour seule loi celle de la jungle ou du bitume. Leur dénominateur commun, c'est l'absence de conscience morale et la recherche du plaisir personnel. Ils ont un critère de base : c'est bon pour moi ou c'est mauvais pour moi.

Je peux aussi accepter de voir la souffrance, vouloir la combattre avec mes propres forces, tout en refusant l'existence du mal. Les personnes qui agissent ainsi sont souvent généreuses et riches de solidarité. Leur problème, c'est de ne plus distinguer le bien et le mal et d'avoir une volonté de justice et non d'amour. Je vais vous donner un exemple. Dans Impact Médecine du 10/10/2003, un médecin " généraliste parisien spécialisé dans le cancer " nous dit au sujet de l'euthanasie : *" Il nous faut une loi. Il y en a marre. Finalement, nous ne sommes que des techniciens et la société doit nous dire où se trouve la frontière. C'est bien beau de dire qu'il faut agir en son âme et conscience. Mais moi, ma conscience est floue. On ne peut plus nous laisser dans le brouillard. ... Au début des années 70, j'ai accompagné des copines aux Pays-Bas pour une IVG. J'aimerais bien ne pas avoir à faire la même chose pour un ami en fin de vie. "* Peut-on mieux exprimer l'absence de vision claire du bien et du mal et le raccourci saisissant entre avortement et euthanasie ! Malheureusement, dans ce cas-là, le combat contre la souffrance se transforme vite en élimination des personnes. Plus de grossesse, plus de souffrance ; mais a-t-on vu l'enfant ? Le malade ou le vieillard dont on ne verra plus que la souffrance, pourquoi ne pas le

soulager définitivement, " dans son intérêt " : plus de malade, plus de souffrance. Attention, c'est aussi le chemin de tous les totalitarismes : J'ai obéi aux ordres ! La loi suppléerait-elle au manque de conscience ? La générosité, la solidarité ne suffisent pas, il faut aussi vivre dans l'amour et la vérité. Sommes-nous sujets de la loi ou sujets de l'amour ?

La souffrance, je peux enfin la partager dans la vérité, c'est à dire en conscience du bien et du mal. Le bienheureux Frédéric Ozanam exprimait déjà au XIX ème siècle ce chemin sans limites au-delà de la justice : *" L'ordre de la société repose sur deux vertus : justice et charité. Mais la justice suppose déjà beaucoup d'amour, car il faut beaucoup aimer l'homme pour respecter son droit, qui borne notre droit, et sa liberté, qui gêne notre liberté. Cependant, la justice a des limites. La charité n'en connaît pas."* Quelle contradiction ! Comment vivre en vérité, avec mes limites, cet appel à vivre sans limites ? Comment le faire si la souffrance du pauvre me renvoie à moi-même, à mes propres faiblesses et mes propres limites ? La seule solution, c'est de demander pardon pour mes propres insuffisances. Cette démarche de pardon me permet d'entrer dans un chemin de guérison par rapport à moi-même. Celui qui tend la main pour aider sait et accepte alors d'être lui-même pauvre et incapable d'être fidèle, que ses motivations sont mélangées. On entre alors réellement dans une étape de charité qui fait que l'on regarde l'autre avec Amour. Par le pardon, la main tendue qui disait " Je t'aime dans ta petitesse et dans ta pauvreté " dira " J'ai confiance qu'ensemble nous pouvons grandir et faire quelque chose de beau ". L'amour de miséricorde va au-delà des défauts de l'autre, à la rencontre de sa vraie personne, dans ce temple de l'Esprit Saint qu'est chaque personne humaine. Ce chemin d'amour et de pardon, tout homme de bonne volonté peut le vivre et pas seulement les chrétiens. Mais je pense que les dimensions de pardon et de vérité rendent indispensable l'aide de la grâce, consciemment ou inconsciemment ; nos forces ne suffisent pas.

4 – La compassion est-elle possible pour tous ?

Sur la fin de sa vie, j'ai hospitalisé mon père âgé et dépendant. Le samedi qui a suivi son admission à l'hôpital, Michèle et moi sommes arrivés en début d'après-midi. Après un brin de toilette et lui avoir passé une chemise propre, nous sommes descendus avec papa pour la messe ; du fait de la maladie, il n'assistait plus à la messe depuis bien longtemps. L'équipe d'aumônerie nous a placés à côté d'une dame âgée et d'un homme trisomique âgé. Au moment de la communion, alors qu'il a de grandes difficultés de déglutition, papa a communié sans gêne. Quelques instants plus tard, l'homme trisomique âgé tout proche s'est levé en tendant un mouchoir à Michèle. Nous, nous n'avions rien vu mais lui avait remarqué que papa pleurait. Est-ce que nous reconnaissons dans notre frère qui est pauvre ou malade, un frère qui peut nous apporter quelque chose ?

"Et si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui ; si un membre est honoré, tous les membres se réjouissent avec lui." Cette parole de Saint Paul (1 Cor 12, 26) nous parle de la compassion au sein du corps du Christ qui est l'Eglise. Mais, au-delà de l'Eglise, il s'agit d'une vérité qui s'adresse à toute la société. Cela pose question. Vous allez me dire que je déraisonne, que ce n'est pas réaliste ! Nous ne sommes pas appelés à vivre comme les missionnaires de la charité, nous avons des responsabilités familiales, professionnelles, associatives, etc ... Mais ne sommes-nous pas appelés à vivre quelque chose de cet appel à la compassion envers tous les hommes ?

Dans une famille, quand un membre va moins bien, la famille l'entoure et le soutient. Elle prend soin de son membre le plus faible. Et pourtant, quand un membre de la famille est en grande détresse, la vie de la famille continue. Quand un enfant est à l'hôpital, les parents rentrent quand même chez eux pour le repas familial. Cet exemple montre qu'il y a un point d'équilibre à trouver. L'accueil du pauvre et l'urgence de son cri ne doivent pas nous empêcher de vivre et nous ne devons pas nous reprocher sans cesse de ne pas répondre à toutes les détresses. Comment trouver ce point d'équilibre ? Je ne peux que vous proposer quelques pistes : l'humilité, la simplicité, la prudence et l'abandon dans la confiance.

L'humilité, c'est d'abord se connaître et s'accepter tel qu'on est. Avec ses limites, ses défauts, mais aussi ses capacités et ses qualités. Il est important d'avoir une bonne estime de soi. Dans *Oscar et la dame rose*, le roman de Eric-Emmanuel Schmitt, l'enfant malade, héros de l'histoire, interpelle un jour le médecin : *" Docteur Düsseldorf. Ecoutez, je vais vous parler franchement, parce que moi, j'ai toujours été très correct sur le plan médicament et vous, vous avez été impeccable sur le plan maladie. Ce n'est pas de votre faute si vous êtes*

obligé d'annoncer des mauvaises nouvelles aux gens, des maladies aux noms latins et des guérisons impossibles. Faut vous détendre. Vous n'êtes pas Dieu le Père, ce n'est pas vous qui commandez la nature. Vous êtes juste réparateur. Faut relâcher la pression et pas vous donner trop d'importance, sinon vous n'allez pas pouvoir continuer ce métier longtemps. "

L'humilité, c'est aussi connaître et accepter les hommes et les femmes, avec lesquels je suis appelé à me donner, tels qu'ils sont, avec leurs talents et leurs défauts. Ayons un a-priori : mon frère a quelque chose à m'apporter ! C'est très important pour travailler ensemble. Cette humble attitude de confiance à autrui permet aussi un accompagnement car dans la compassion, l'écart entre notre ressenti et la réalité des situations peut nous égarer sur de fausses pistes. Une fois passée l'urgence, il est bon de remettre en question les décisions prises dans la sérénité d'une discussion avec une personne de référence.

La simplicité, c'est être l'homme d'une seule parole. Fuir le mensonge et la dissimulation. Qu'y a-t-il de plus compliqué que de mener une double vie ! Cela n'exclut pas un devoir de silence pour le respect de la confidentialité. Les personnes souffrantes vous confient parfois des choses énormes dont ils se déchargent et dont il faut savoir conserver le secret même si c'est au prix de souffrance personnelle. La simplicité, c'est aussi éviter les excès, la boulimie ou l'activisme. Quand on est accaparé par la gestion de ses biens ou trop fatigué, on n'est plus disponible pour personne. Quand on a tout dépensé pour sa propre satisfaction, on a plus de disponibilités financières.

A ces deux vertus, j'y ajouterai la prudence. Utilisons notre tête, notre intelligence pour ne pas nous laisser distraire et ne pas nous mettre en situation de danger. Quand on soigne des malades contagieux, l'élémentaire est de prendre toutes les précautions pour ne pas être contaminé soi-même. On ne vient pas avec des bijoux pour un repas avec des gens de la rue. Personnellement, j'y vais les bras ouverts et les poches vides.

Le bienheureux Jean XXIII en parle en utilisant l'image de la naïve colombe et du rusé serpent : *" Le prudent, c'est celui qui, s'étant proposé une fin bonne et aussi noble et grande, ne la perd jamais de vue, arrive à surmonter tous les obstacles et conduit son affaire à son terme ; c'est celui qui, en toute question, distingue l'essentiel et ne se laisse pas embarrasser par l'accessoire ; La simplicité n'a rien qui contredise à la prudence, ni inversement. La simplicité est amour ; la prudence est pensée. L'amour prie, l'intelligence veille. Veillez et priez (Mat 26,41), dans une conciliation parfaite. L'amour est comme la colombe qui gémit ; l'intelligence, tournée vers l'action, est comme le serpent qui ne tombe jamais à terre ni ne se heurte, parce qu'il avance en tâtant de la tête toutes les*

inégalités de son chemin." Oui, utilisons notre intelligence pour éviter de tomber.

Cependant, s'il est vrai que l'équilibre est important, n'oublions pas que c'est un équilibre dynamique. Ce qui est vrai à 20 ou 30 ans ne l'est plus 10 ans plus tard. D'une part nous vivons dans le changement, en nous-même et dans notre environnement. D'autre part, il nous faut être attentif aux demandes qui nous parviennent. Cela signifie être prêt à répondre à un appel même s'il nous dépasse en acceptant une part de risque. Pour le chrétien, cela signifie un abandon à la providence. Un grand scientifique, Louis Leprince-Ringuet, disait : *" Opter pour l'Evangile, c'est opter pour une force intérieure qui rend l'amour plus fort que les obstacles ; c'est penser qu'une force maintenue prisonnière dans notre cœur peut éclater et les briser. Face à la vie honnête, calculée, l'Evangile propose la générosité gratuite et sans calcul, sans recherche de bénéfices. Jésus nous enseigne à aller au-delà du raisonnable, à donner plus qu'on ne croit posséder. "*

Combien de fois, face à un patient, me suis-je senti sans ressources et sans voix devant la souffrance, l'abandon, la violence ? Parfois, la présence à elle seule est suffisante car elle est comme une bouée dans le naufrage d'une vie où décharger le trop-plein et repartir. Mais cela ne suffit pas toujours et il faut trouver une parole qui console et qui permette de reprendre pied ; avoir la bonne parole au bon moment ! Je me souviens de ce mari bien tranquille, père d'un garçon de 6 ans, désespéré d'avoir appris de la bouche de sa femme les relations incestueuses subies par elle et sa sœur dans leur enfance, 15 ans plus tôt. Dans sa colère, il me racontait son projet d'aller tuer son beau-père de ses mains avant d'en finir. Après l'avoir longuement écouté, il fallait bien dire quelque chose ! Je lui ai dit combien sa femme l'aimait pour lui avoir confié sa souffrance et, le connaissant, d'avoir choisi ce moment où le beau-père était hors d'atteinte, ce qui évitait toute catastrophe. Cela a cassé la violence dans laquelle il s'était enfermé. Dix mois plus tard, sa femme accouchait de leur deuxième enfant et l'année suivante du troisième.

La compassion est de tous les jours ; elle est nécessaire et possible. Ne rêvons pas à de grands exploits mais vivons-la simplement et humblement là où nous vivons.

5 - Être avant de faire ou l'évangélisation par la compassion

Je vous propose de suivre le chapitre 10 de l'Évangile de Saint Luc. Il débute par l'envoi en mission des 72. Quelle mission ? Le danger : " *Voici que je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups* ". La pauvreté : " *N'emportez pas de bourse* ". La guérison : " *Guérissez les malades* ". Et l'annonce du Royaume : " *Dites aux gens : Le Royaume de Dieu est tout proche de vous.*" En conclusion, Jésus invite ses disciples à se réjouir non pas de leur réussite mais simplement d'être connu de son Père : " *... ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous sont soumis ; mais réjouissez-vous de ce que vos noms se trouvent inscrits dans les cieux* " (*Luc 10, 20*). Après avoir dit cela, immédiatement (" *à cette heure même* "), Jésus, sous l'action de l'Esprit saint, nous dit que cette joie est réservée par son Père aux tout-petits et non aux sages et aux savants.

Mais les sages et les savants existent. Quand le Docteur de la Loi demande à Jésus ce qu'il doit faire pour avoir en héritage la vie éternelle, Jésus lui demande ce que dit la Loi : " *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force et de tout ton esprit ; et ton prochain comme toi-même.* " A cette réponse du légiste, Jésus l'approuve pleinement. L'évangéliste Luc nous montre alors un Docteur de la Loi embarrassé par sa propre réponse : " *Mais lui, voulant se justifier, dit à Jésus : Et qui est mon prochain ?* " Pourquoi ou de quoi a-t-il besoin de se justifier ? Faut-il aimer tout le monde ? Même les pauvres ? Ceux qu'on ne connaît pas ? Même les malades ? La réponse du Christ est la parabole du bon Samaritain. Le bon Samaritain, lorsqu'il aperçoit le blessé, s'est posé la bonne question : " *Que se passera-t-il pour lui si moi, je ne m'arrête pas ?* " Alors que le prêtre et le lévite, passés avant lui, se sont posés la mauvaise question : " *Qu'est-ce qui m'arrivera à moi, si je m'arrête pour lui ?* " La peur !!! Combien de fois nous sommes-nous retrouvés dans la situation du prêtre ou du lévite ? La peur, l'intérêt ou le désir de confort nous ont empêchés de nous arrêter devant le cri de celui qui souffrait. Le Samaritain n'a pas laissé l'homme dépouillé et blessé qui mourait au bord du chemin. Il a " *pris soin de lui* ". Le pauvre est un inconnu pour le Samaritain. Son geste n'est pas un geste dicté par la raison : " *il le vit et fut pris de pitié* ". Ne rêvons pas aux exploits que nous pourrions faire, regardons autour de nous. Un inconnu nous attend au coin de la rue. Pas des milliers et pas à 100 km. Mère Térésa disait : " *Si tu regardes les foules, tu es perdu.* " Cet inconnu nous interpelle par sa pauvreté. Laissons parler notre cœur. Il n'est jamais raisonnable de se pencher sur le pauvre, de donner au pauvre. L'attitude normale est la fuite, la mise à distance. Nous ne sommes pas du même monde. La question était : " *Qui est mon prochain ?* " Jésus renverse les rôles et nous dit que, par

son geste, le Samaritain est devenu le prochain de l'homme blessé et il invite le Docteur de la Loi à faire de même.

Pour terminer ce chapitre, Luc nous montre Jésus dans l'intimité d'un repas amical. Jésus invite Marthe à la simplicité dans le service ("*... tu te soucies et tu t'agites pour beaucoup de choses ; pourtant il en faut peu ...*") et loue Marie d'écouter sa parole. Dans sa lettre apostolique, NMI, Jean Paul II nous mettait en garde : "*Notre époque est une époque de mouvement continu, qui va souvent jusqu'à l'activisme, risquant facilement de " faire pour faire ". Il nous faut résister à cette tentation, en cherchant à " être " avant de " faire " (NMI 15).*" Etre avant de faire, voilà ce qui fait l'unité de ce chapitre : c'est vrai dans la mission, c'est vrai dans le service et c'est vrai dans la compassion. Cela nous invite à la simplicité. L'importance de nos œuvres n'est que très relative et Dieu nous sauve gratuitement. J'aime réciter chaque matin la prière de consécration de St Louis-Marie Grignon de Montfort. Elle peut nous aider à vivre dans la simplicité et l'humilité en offrant à Jésus quotidiennement nos capacités et notre avoir, "*nos biens intérieurs et extérieurs*", ainsi que nos œuvres, "*la valeur même de nos bonnes actions*", pour la gloire de Dieu.

Dans ce chapitre 10, Saint Luc établit un lien entre mission et compassion. Jean-Paul II parle aussi du lien entre compassion et mission quand il invite les chrétiens à vivre la compassion à l'aube de ce millénaire : "*C'est l'heure d'une nouvelle imagination de la charité, qui se déploierait non seulement à travers les secours prodigués avec efficacité, mais aussi dans la capacité de se faire proche, d'être solidaire de ceux qui souffrent, de manière que le geste d'aide soit ressenti non comme une aumône humiliante mais comme un partage fraternel. Pour cela, nous devons faire en sorte que, dans toutes les communautés chrétiennes, les pauvres se sentent chez eux. Ce style ne serait-il pas la présentation la plus grande et la plus efficace de la bonne nouvelle du Royaume ? Sans cette forme d'évangélisation, accomplie au moyen de la charité et du témoignage de la pauvreté chrétienne, l'annonce de l'Évangile, qui demeure la première des charités, risque d'être incomprise ou de se noyer dans un flot de paroles auquel la société actuelle de la communication nous expose quotidiennement. La charité des œuvres donne une force incomparable à la charité des mots.*" (NMI 50)

Compassion, la charité des œuvres, et évangélisation, la charité des mots, sont deux facettes de la même vertu théologique : la charité.

Conclusion

Que dire pour conclure ? Nous avons parlé de compassion avec des malades ou des pauvres de notre société, qui vivent dans nos rues. D'autres auraient pu parler du monde des handicapés, des femmes en difficulté avec une grossesse non désirée, de la grande vieillesse ou du tiers-monde. Mais la compassion commence dans nos maisons et dans notre propre cœur. Sans compassion, aucune vie personnelle, de couple, de famille ou de communauté ne peut tenir longtemps car la compassion permet de vivre avec soi-même ou avec l'autre dans les moments difficiles sans repli sur soi dans la colère ou la frustration. Combien de fois ne sommes-nous pas persuadés d'être des moins que rien ? Comment ma femme ou mon mari pourrait-elle me supporter si elle ne portait sur moi un regard plein de compassion et d'amour ! Qu'est ce qui nous touche plus que les pauvretés de nos propres enfants, de nos frères et sœurs ou de nos parents ?

Cela me ramène à la question de l'accompagnement des personnes âgées dépendantes. Certes, comme le souligne Jean Paul II dans l'Évangile de la Vie, " il est nécessaire de revoir la conception des politiques du travail, de la vie urbaine, du logement et des services, afin que l'on puisse concilier le temps du travail et le temps réservé à la famille, et qu'il soit effectivement possible de s'occuper de ses enfants et des personnes âgées " (EV 90). Mais les réformes ne suffiront pas. Il faudra beaucoup de compassion pour les mettre en œuvre. Bernanos disait que l'Église a moins besoin de réformateurs que de saints. En le paraphrasant, je dirais que la société a moins besoin de réformateurs que de serviteurs, de personnes qui acceptent de s'occuper des autres avec joie et désintéressement.

C'est dans nos familles, entre parents et enfants, que nous nous préparons et que nous préparons nos enfants à porter sur ce monde et sur ses habitants un regard de compassion qui peut seul nous permettre de franchir le pas et d'aller au-delà de nos peurs vers les hommes quand ils souffrent.

Yves et Michèle Dequidt

Annexe : Le repas de famille de Saint Maurice.

A la rentrée de septembre 1997, le père Albert Dalle nous a demandé de préparer un repas pour une douzaine de personnes. Depuis, nous participons dans la Société de St Vincent de Paul à l'accueil des isolés et des SDF à Lille : c'est l'aventure du repas de famille de Saint-Maurice.

L'idée de départ de ce repas ne consistait pas à simplement donner à manger aux pauvres. A l'époque, un conflit permanent opposait les marginaux qui déambulaient au centre-ville et la paroisse Saint Maurice. L'idée intelligente de notre curé était d'aller à leur rencontre, d'inviter ces marginaux, qui nous empoisonnaient l'existence, pour vivre avec eux une relation de convivialité autour d'un repas. L'essentiel était de vivre avec eux un temps positif qui permette un échange, aussi limité ou inégal soit-il. L'apport nutritionnel n'était pas à négliger ; on n'attire pas les mouches avec du vinaigre et un bon repas consistant est toujours bon à prendre quand on vit dans la rue. Mais l'important était d'aboutir à une reconnaissance mutuelle. La souffrance de ces hommes et de ces femmes isolés trouvait un lieu pour s'exprimer autre que la marginalité ou la violence. Notre propre souffrance à les voir dans cette situation un autre lieu que la peur et la violence. Au delà du repas, il y a aussi la possibilité de résoudre des problèmes de santé urgents et surtout d'orienter vers des structures d'accueil susceptibles de les aider.

Problèmes urgents. Cela va du bobo, de l'infection saisonnière à l'urgence médicale vraie. Pascal vit dans la rue ; d'un naturel gai, il boit trop et n'est pas toujours facile. Il arrive ce dimanche matin pour le repas assez mal en point, amené par deux copains. Comme je le connais depuis un bon moment, je perçois immédiatement le changement ; il n'est pas comme d'habitude. Je le prends à part dans une petite pièce et il me raconte qu'il a mal à la tête et vomit depuis trois jours, depuis qu'il a été tabassé à coup de planche par un fou. Un examen rapide me confirme dans mon idée et j'appelle le SAMU qui m'envoie les pompiers. Le bilan des urgences confirmera l'hématome extra-dural dont souffrait Pascal.

Parler du repas de famille en terme de réussite ou d'échec est difficile. C'est une aventure humaine qui se vit dans la durée. Nous la vivons à notre manière, dans une équipe de bénévoles marquée par des combats permanents. La frontière entre bénévoles et personnes accompagnées est loin d'être évidente. Ce que je sais, c'est nos promenades avec Michèle dans les rues, toutes ces rencontres : Didier, Philippe, Michel-François, Monique, Françoise, Fatima, Paul, Alain et combien d'autres ... Un arrêt, un visage qui s'éclaire, quelques mots : " c'est dur " " t'as pas une tit' pièce " " faut continuer, hein ". Quelquefois, c'est plus cocasse : voir la tête des gens quand l'un d'entre eux se lève pour faire la bise à Michèle.

Et puis, il y a le jubilé des familles à la cathédrale où notre évêque vient saluer chacun des membres de notre groupe hétéroclite ; le pèlerinage à Banneux ou à la chapelle de la rue du Bac.

Pour beaucoup de ceux qui vivent dans la rue, notre présence est un point de repère et un temps de repos dans un monde de violence et une vie sans projet et peu rythmé. Cette perte des rythmes, de certaines références comme l'alternance travail-repos, les vacances, la semaine (tous les jours se ressemblent) entraîne une détérioration de la perception de l'espace et du temps qui aggrave les altérations du psychisme et de la mémoire très fréquentes et dont les origines sont multiples : maladies, carences nutritionnelles et affectives, addictions à l'alcool ou aux toxiques, traumatismes. Ils sont dans un temps indéfini entre survie et désespoir. Il y a beaucoup plus de désespérés que de profiteurs ou de pervers.

L'engagement dans la durée est difficile. Il se vit en équipe (que peut-on faire seul !) et travailler en équipe demande de l'humilité. Il se vit malgré nos soucis et qui n'en a pas. Dans ces périodes de préoccupations, il nous faut nous arracher à nous-même pour retrouver notre équilibre non pas aux dépens des autres mais grâce aux autres. Combien de fois avons-nous constaté que, arrivé lourds et aigris de nos propres soucis, nous ressortions, fatigués certes, mais joyeux de nos rencontres avec le monde de la rue. Le bienheureux Frédéric Ozanam le constatait déjà au XIX ème siècle : " Que de fois, accablé de quelque peine intérieure, inquiet de ma santé mal raffermie, je suis entré plein de tristesse dans la demeure du pauvre confié à mes soins ; et là, à la vue de tant d'infortunés plus à plaindre que moi, je me suis reproché mon découragement, je me suis senti plus fort contre la douleur et j'ai rendu grâce à ce malheureux qui m'avait consolé et fortifié par l'aspect de ses propres misères ! Et comment, dès lors, ne l'aurais-je pas d'autant plus aimé ? "

Cerise sur le gâteau, il y a aussi les quelques cas où il ou elle est sorti de la rue et a retrouvé une vie " normale ". Quand l'un d'entre eux disparaît, nous ne savons pas ce qu'il devient le plus souvent.

Je conclurai sur l'histoire d'un jeune, peu importe son prénom. Il venait de sortir de l'armée et personne ne l'attendait. Il s'est retrouvé à la rue. Venu au repas de famille, nous l'avons orienté vers un service qui a pu le loger sommairement et lui avons fourni le minimum : un peu de literie, une chaise, un peu de vaisselle. Au deuxième repas de famille, il a accepté de s'inscrire au Jubilé des familles en 2000 et il est venu. Je l'avais avec moi et Didier béquille, en fauteuil roulant. A l'aller, je poussais Didier avec un gros sac à dos et nous voilà parti en chantant et en priant pour ce pèlerinage de St Maurice à la Cathédrale, 1 km avec les détours. Là-bas, l'évêque nous a accueilli. La pluie nous a obligé à rentrer dans la cathédrale pour le pique-nique. Après manger, il m'a parlé de sa vie à l'armée, des bêtises et autres. Et puis, il y a eu ce jour où il a tué un enfant sans le

vouloir lors d'une opération dangereuse. Depuis, il ne vit plus. La journée a continué. A un moment, le sacrement du pardon a été proposé. Je lui ai dit : Tu devrais y aller. Il est allé. Au retour, c'est lui qui portait mon gros sac et qui poussait Didier. Il voulait tout faire. Et il a disparu. Trois mois plus tard, Michèle le croise dans la rue. En la voyant, il traverse la rue pour venir la voir : J'ai un travail, je m'en sors et tout va bien. Merci.

Vivre dans l'Espérance ! Avec prudence et sans illusions mais toujours dans l'Espérance.